

Mort et naissance de Chloé Delaume

Chloé Delaume et Daniel Schneidermann, *Où le sang nous appelle*, Seuil, 2013, 358 p.

Daniel Letendre

Number 304, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71858ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Letendre, D. (2014). Review of [Mort et naissance de Chloé Delaume / Chloé Delaume et Daniel Schneidermann, *Où le sang nous appelle*, Seuil, 2013, 358 p.] *Liberté*, (304), 48–49.

Mort et naissance de Chloé Delaume

Lutter contre les fictions de soi par la narration plurielle.

DANIEL LETENDRE

ALLEZ, je me lance, faux matamore au pays trop silencieux des lettres : j'affirme sans détour que l'œuvre de Chloé Delaume (et peut-être celle d'Olivier Cadiot – il faudra y revenir en temps et lieu) est la seule entreprise d'autofiction qui mérite aujourd'hui cette dénomination. « Oui, mais Catherine Millet, oui, mais Christine Angot, oui, mais Marie-Sissi Labrèche... » Non.

Raconter sa vie en se cachant derrière un masque de papier pour ensuite déclarer, sur un ton flaubertien mais repentant : « M^{lle} X, c'est moi, mais pas tout à fait », voilà qui atteste la faillite de l'entreprise autofictive. Plutôt que s'inventer, le *Je* se déguise pour vivre d'autres vies que la sienne, ou alors sa propre vie, mais autrement. Il force la langue, l'embrigade pour une mission de camouflage et la détourne de sa fonction créatrice. La pratique autofictive de Chloé Delaume fait au contraire la preuve que le *Je* en question est une fiction qui s'écrit à même son énonciation, qui fabrique sa propre autobiographie en s'inventant sans cesse et qui s'insère, de ce fait, dans le réel. « Fiction contre fiction », constate-t-elle, dans *Où le sang nous appelle*.

Depuis son premier roman, publié en 1998, Chloé Delaume se plaît à répéter qu'elle est un « personnage de fiction », une invention qui acquiert sa concrétude par l'écriture. Elle a fait le pari de l'écriture pour la vie et de la vie comme matière de l'écriture, l'une se mêlant à l'autre dans une langue réarticulée et propice à l'invention d'un sujet où fiction et réel non seulement se contaminent, mais s'engendrent mutuellement, où le *Je* réel et le *Je* fictif sont indissociables et indiscernables. *Où le sang nous appelle* semble toutefois marquer la fin de l'invention du sujet Delaume, ou à tout le moins le lieu où se complète l'incarnation du personnage, son passage dans le réel et dans l'action.

« Il est journaliste, elle est écrivain. Elle ne veut pas d'enfant, lui en a déjà trois : ils feront un roman. » C'est par cette formule racoleuse et faussement dédagée que l'éditeur résume, en quatrième de couverture, l'ouvrage (puisque nulle part n'apparaît la mention générique « roman ») composé à quatre mains. Ce partenariat de vie et d'écriture

donne à l'écrivaine et à son personnage la force de retourner au Liban pour affronter la famille du père et la tombe de celui qui a, devant ses yeux de fillette de dix ans, tué sa mère avant de retourner l'arme contre lui, dans ce qu'elle nomme un « autoparricide ».

S'ils ne font pas d'enfant, Delaume et Schneidermann ont en revanche donné naissance à un « sujet Delaume » qui, en apparence, en a terminé avec la répétition du traumatisme

qui l'obligeait à réinventer sa vie pour qu'existe un sujet délivré de l'histoire sordide qui lui tient lieu de fiction familiale.

Ce voyage au Liban est la dernière étape d'un parcours qui aura mené Delaume, texte après texte, au cœur des fictions contemporaines et des structures de pensée qui définissent le sujet et la place qui doit être la sienne :

celles de la télévision et des médias, du pouvoir sous toutes ses formes, des jeux de rôle... N'en restait qu'une à laquelle Delaume résistait, une dernière histoire dans laquelle se faire personnage le temps d'un livre, un dernier rôle à jouer. C'est toutefois la fiction la plus difficile à déconstruire et à faire éclater parce qu'elle a à voir avec le sang. La seule échappée possible est de le faire couler, ce sang, le sien, pour en finir avec l'histoire. Mais avoir tenté à treize reprises – par overdose, ingestion de médicaments, etc. – d'en arrêter la circulation la mène à faire face à cette fiction dont on ne peut se débarrasser une fois pour toutes : la famille.

Retraçant dans *Où le sang nous appelle* le parcours de celle qui fut Nathalie Dalain, cette petite fille qu'elle garde en elle et protège du réel où on se cogne, jusqu'à ce qu'elle s'invente Chloé Delaume, fille de Boris Vian et d'Antonin Artaud, l'écrivaine revient sur la genèse du personnage qu'elle est devenue au point de l'inscrire à l'État civil. Ou plutôt, c'est l'écriture qui fait sa propre autobiographie. Née dans le mutisme de l'adolescente hébergée chez son oncle et sa tante, elle a cherché des aventures à raconter dans les bars à hôtesse de Paris, puis des concepts philosophiques et poétiques et une nouvelle définition de l'appartenance dans les revues d'avant-garde de la fin des années 1990 (*Tiqqun* et *EvidenZ*), auxquelles Delaume a collaboré.

**CHLOÉ DELAUME
ET DANIEL
SCHNEIDERMANN**
Où le sang nous appelle
Seuil, 2013, 358 p.

De ces détours, l'écrivaine a retenu trois choses. D'abord, la famille est le premier espace du mensonge; ensuite, le corps n'est qu'une enveloppe que plusieurs fictions peuvent habiter; finalement, la prise en charge d'une parole par un sujet créé à même cette parole permet une « réappropriation du réel par le prisme de la fiction et de la langue » et d'ainsi lutter contre les fictions triomphantes. « L'individu reconstruit par chacun à sa guise », et non par les autres. Sa participation à *EvidenZ* lors de sa fusion avec *Tiqqun* lui aura en effet laissé la vive impression de la trop fréquente négation de l'individu au profit d'une utopie qui, aussi belle soit-elle, reproduit pourtant une organisation classificatoire, hiérarchisante et normée semblable à celle qu'il faut écraser. Ces fils à papa qui dînent à la maison chaque dimanche veulent rejouer la révolution prolétarienne, « vont tracter à Paris-VIII, mais n'ont vu de Saint-Denis pas la moindre cité. La banlieue, ce qu'ils en savent, l'approche est théorique. » Ses propositions d'actions nouvelles, de mobilisation des putes, ses textes jouant du *cut-up* et de la mise en page ne sont jamais retenus. La performativité du Moi et de l'écriture n'est pas reconnue. Delaume s'en ira, et continuera de s'écrire pour détruire en se construisant.

Au fil des œuvres, l'écriture devient l'arme utilisée par une femme partie en guerre contre les déterminismes, contre les fictions imposées et les mensonges dont on drape le réel. « Poser des mots sur l'arnaque », comme l'oncle terroriste Georges Ibrahim Abdallah a posé des bombes sur le tarmac, pour se faire la terroriste du spectacle de la bien-pensance, de l'hypocrisie qui ne se cache même plus. Pour retourner contre elle-même la violence symbolique faite à l'individu. À cet effet, la figure de l'oncle est au cœur du livre, Delaume avouant que, lors de son passage chez *EvidenZ*, elle a « souvent pensé à l'oncle Georges, une figure ou un référent. Parce qu'il était un combattant, il avait fait son choix, vivre comment pour tuer qui, puisque maintenant : la guerre ». Évidemment, le terrorisme de Delaume se manifeste au plan symbolique, mais il n'en est pas moins un acte politique. S'infiltrer dans le déjà écrit pour le faire éclater et révéler un sujet inédit composé dans une langue déprise de ses structures figées, voilà un geste qui oppose aux fictions dominantes un nouvel ordre du discours. Son extrémisme est surtout politique en ce qu'il évite l'assujettissement à une parole et à une histoire prononcées par d'autres. « Que fait d'ailleurs le terroriste, demande Baudrillard dans *L'illusion de la fin*, sinon conjurer à sa façon la fin de l'histoire? » À sa façon. C'est bien là le fin mot de l'affaire.

La seule manière pour Delaume de mettre fin aux histoires, c'est d'abolir son personnage, d'en faire un sujet qui

existe hors de la fiction pour que son action puisse entamer la dureté du réel. Ne pouvant se faire la terroriste d'elle-même et provoquer sa fin sans s'anéantir, elle a besoin de quelqu'un qui jouera ce rôle, qui s'infiltrera dans sa fiction et la tirera vers le réel. Schneidermann lui forcera la main. Aussi bien le dire d'emblée, la pertinence de la présence du journaliste dans ce livre est bien faible, si ce n'est pour servir de béquille à une Delaume en perte d'équilibre au milieu du clan familial. Les sections du livre qui lui sont réservées sont au mieux informatives. Mais il s'agit moins pour Delaume d'être écrite par un autre ou avec un autre que d'inclure dans sa fiction l'histoire d'un autre, d'ouvrir à un autre *Je* l'espace autofictif dont elle revendiquait, pour survivre, l'exclusivité.

Malgré le déséquilibre créé par l'intrusion de Schneidermann dans sa fiction de soi, le partenariat avec l'animateur d'*Arrêts sur image* annonce tout de même la nouvelle voie que prendra Chloé Delaume – maintenant citoyenne, sans plus de traces, même administratives, de cette Nathalie Dalain qu'elle a jadis été. L'invention de soi est en effet achevée. Il lui faut maintenant insérer dans la fiction du réel une contre-fiction, sorte d'action narrativement terroriste, pour déstructurer l'efficacité du storytelling contemporain. Bien qu'en germe dans les quelque vingt ouvrages qu'elle a publiés depuis 1998, cet objectif à mi-chemin entre la magie noire et

l'action militante est annoncé comme la « phase deux » de la vie de Chloé Delaume. Voici ce qu'on trouve sur son site Internet en date du 8 janvier 2014 :

L'autofiction étant une pratique symbolique, il pourrait être possible de la prendre pour outil. Infiltrer le réel, écrire, dans ce réel, collectivement, une autre histoire. Une narration alternative, fabriquée dans le réel, mêlant pour ses participants la vie et l'écriture. Une contre-narration qui s'assume, crée des textes, des images, des objets, mais également des faits et quelques événements. Je m'appelle La Sibylle. Je propose un récit où s'écriraient des Je qui enrayent la machine. Un récit dans le réel. Une contre-narration. [...] *Modifier le réel est devenu impossible. Pratiquer la magie est la seule solution.*

Il ne s'agit plus de s'écrire en parallèle au réel, en détournant ses codes et ses fictions, mais de créer, à plusieurs, une autre narration de ce réel, une narration qui se sait telle et refuse de subir les injonctions de ce qui se présente comme un état de fait. Inventer collectivement non pas ce qui pourrait être, mais ce qui est, pour libérer, par la magie des récits, les narrations inédites que nous sommes. **L**

La famille est le premier espace du mensonge.